

BCD BIBLIOTHEQUE

Le point de vue de Gérard Sarrazin

L'EXCLUSION ET L'UTOPIE REALISTE

Puisqu'il m'est demandé de réagir et de m'exprimer de l'"extérieur", c'est-à-dire "d'ailleurs", vous comprendrez que la question des bibliothèques soit abordée, dans mes propos, au travers de ce qui est, aujourd'hui, ma préoccupation majeure, à savoir le nombre de plus en plus grand et la situation de plus en plus difficile des exclus de notre société.

L'exclu, c'est celui qui n'a pas de place, qui n'est reconnu par personne, qui sait que tout se joue en dehors de lui... Lutter contre l'exclusion est donc affaire de place et de reconnaissance. En d'autres termes, c'est faire en sorte que ceux qui ont une place se bougent un peu pour faire de la place à ceux qui n'en ont pas. Cela est évidemment douloureux, difficile et cela concerne tout le monde. On sait que l'école trop souvent exclut, on sait qu'il est des situations d'habitat qui excluent. On sait aujourd'hui que le chômage, dès qu'il dure, exclut dans pitié. Mais ose-t-on s'interroger sur les mécanismes diffus de l'exclusion ? Ce processus sournois est-il présent dans l'évolution des BCD et dans le développement des bibliothèques publiques ? La question est pour le moins exagérée et brutale, mais elle a le mérite de forcer à l'analyse.

Ainsi peut-on se demander si la valorisation de certains écrits n'a pas pour effet d'en rejeter d'autres. Comme l'a écrit Yvonne CHENOUF (**L'observatoire des écrits**, AL n°33, mars 91), "*face à la lecture symboliques souveraine, il y a les autres, les souterraines, qui se terrent dans la honte et l'indifférence*". Il s'agit bien de ne donner à lire que ce qui est reconnu par certains comme devant être lu. Le reste, tout ce qui fait la vie quotidienne du plus grand nombre n'est pas digne d'être emmailloté, n'est même pas considéré comme de l'écrit qui est lu. Le mécanisme est le même que celui qui distingue la formation dite générale et la formation dite professionnelle ; comme si l'une et l'autre pouvaient se concevoir autrement que partant de l'action pour y retourner en ayant développé les capacités à diagnostiquer, à se situer, à s'évaluer... et bien sûr à écrire et à lire. Ainsi donner la priorité à la "lecture symbolique", c'est dissimuler, cacher, voire nier la réalité qui est diversité des situations, des statuts, des modes de production des textes, bien sûr, mais aussi et du même coup, de ceux qui les lisent. Ce qui est une manière de ne pas reconnaître et de ne pas faire de place.

De même, on est en droit de se demander si en sublimant le livre, on ne rejette pas d'autres supports d'expression. La plupart des bibliothèques, qu'elles soient scolaires ou municipales, ne conservent et ne donnent à consulter que des livres, ceux choisis et désignés par les connaisseurs du seul patrimoine légué par le passé. Or l'emploi des techniques permet aujourd'hui de rassembler des fonds beaucoup plus diversifiés, d'y accéder en temps réel, de les traiter en agençant entre eux des documents et de le faire en y intégrant l'image et le son. Regardez ce que des "jeunes en stage d'insertion" arrivent à faire en utilisant l'appareil photo, le magnétoscope ou la vidéo, comment ils mixent ce qui est de l'actualité et ce qui est de l'archive ; comment ils intègrent du texte dans leurs montages ; comment ils s'approprient, ce faisant, le "bon usage" d'une expression vraie et directe. Ils ouvrent des voies nouvelles alors que trop souvent on raisonne encore en couches géologiques. Il y aurait le livre, puis il y eut la cassette, puis s'est ajouté le disque, puis la vidéo, puis le logiciel. Il serait sans doute temps d'inventer des lieux où puisse être traité l'ensemble des supports, où puissent se créer de nouvelles écritures, de nouvelles lectures, véritables outils de compréhension, d'interprétation, d'explication d'un monde où tout se mêle et se mélange, où l'un ne rejette pas l'autre.

Enfin l'accent mis sur la "pastorale" du livre n'a-t-il pas pour effet de désigner "l'incroyance" du non-lecteur ? Depuis une quinzaine d'années le nombre de bibliothèques - et de mètres carrés - a augmenté,

l'architecture a progressé, l'accueil est pris en compte, rendu plus accessible et plus diversifié, les fonds sont élargis, les ouvrages renouvelés... Le progrès est sensible, le nombre de livres offerts à la lecture a augmenté. Mais les limites de cette politique sont vite atteintes. Alors, on sort des lieux traditionnels et le livre va dans le métro et dans le quartier. On part vers celui qui attend... Il s'agit pourtant de "*s'intéresser désormais surtout, sinon davantage, au lecteur potentiel qu'à la lecture et aux livres*" (J.P. BENICHO, A.L. n°32, déc. 90). C'est-à-dire non pas prêcher le livre, mais écouter et entendre les pratiques de ceux que les professionnels de la lecture désignent comme non-lecteurs. J'ai encore l'occasion d'écouter des jeunes "en difficulté", non pas les quelques casseurs, ni les plus marginaux, mais ceux qui ont cumulé l'échec scolaire, les petits boulots, les conflits familiaux, la dégradation du logement. Pragmatiques, ils craignent l'avenir, savent s'exprimer et se faire comprendre. Ils savent beaucoup plus qu'on ne le pense et, d'ailleurs, plus qu'ils ne le pensent eux-mêmes. Tout le monde dit qu'ils ne savent rien et sont quasiment analphabètes. Pourtant ils vivent et dans leur vie quotidienne, ils utilisent des savoirs et des savoir-faire très divers. Mais se sentant examinés, jugés, critiqués, n'ayant pas la possibilité ou le droit de poser des questions, ils sont bloqués, ont peur de se tromper et finissent par être convaincus qu'ils ne savent rien. Il est vrai que ce qu'ils savent, ils le savent pour leur propre usage et que cela reste approximatif. N'ayant pas utilisé ce que l'école leur avait appris, ils n'ont pas compris à quoi cela servait et l'ont oublié. Il en est ainsi de l'écriture et de la lecture.

Mais ils peuvent aussi apprendre plus vite qu'on ne le pense et qu'ils ne le pensent. Les exemples sont nombreux de réapprentissage rapide dès lors que l'écriture et la lecture ont pour eux un sens et une utilité directe dans leur vie quotidienne. #A condition toutefois que l'occasion leur soit donnée d'éveiller ce qui est caché en eux. A condition également que l'indispensable détour à la conceptualisation intervienne au bon moment et non d'une manière arbitraire. Car si l'usage, la pratique, le quotidien sont indispensables, ils ne sont pas suffisants. #A condition aussi de retrouver le chemin de l'usage social de certains textes de la "lecture symbolique souveraine". Car il est des récits, des descriptions, des histoires qui permettent à celui qui est exclu de se confronter avec ce qu'il n'ose même pas se formuler, d'authentifier son réel, de vérifier son appartenance au monde. Comment ne pas évoquer la patience et l'humilité de ces militants des "bibliothèques de rue" qui, recréant des liens avec des familles mises à l'écart de tout, et leur donnant à lire, leur permettent de retrouver le sens de la dignité, et un peu de chaleur humaine.

Le projet ville-lecture exprime cette volonté de passer par d'autres moyens que le livre pour toucher, sur leurs lieux de vie quotidiens, ceux qui n'ont pas acquis le statut labellisé d'utilisateurs d'écrit. Mais ce projet qui veut être une demande, est vite transformé en objet. Il connaît ce que connaissent les projets globaux et locaux de lutte contre l'exclusion : le renvoi dans le champ dont ils sont issus. Les missions locales sont renvoyées dans le social, les ZEP dans l'éducatif, les DSQ dans le bâti et les villes-lecture dans le culturel. A des stratégies de concertations globales, se substituent des logiques de gestion. Mais, dans le même temps, elles permettent à des personnes de se rencontrer et de se connaître. Et l'on sait bien que l'innovation est d'abord histoire d'hommes et de femmes et non de théorie institutionnelle.

Or, ce qui est la force de l'AFL, c'est d'être sans cesse au cœur de l'innovation. En osant dire qu'il fallait s'attaquer à ce qui fait qu'on ne lit pas, en mettant l'accent sur le statut du lecteur, en développant le logiciel ELMO, en tentant de déscolariser la lecture par la création de BCD, en créant des centres de classes-lecture, l'AFL a posé des questions à toutes les institutions établies et s'est délibérément située en innovatrice. Dès lors, il lui faut prendre garde à ne pas devenir le gardien vigilant de ce qu'elle a inventé et il lui faut être, toujours, là où s'expriment de nouvelles demandes sociales.

Je me permets donc de lui dire qu'il n'est pas possible, de ne pas se confronter à la question essentielle du travail-emploi. Aménagement du temps de travail, structures d'insertion par l'économique, service de proximité, chantiers... se développent et forment actuellement un véritable champ d'exploration de nouvelles formes d'organisation sociale, d'éducation populaire, d'articulations du monétaire et du non-

monétaire, de l'interaction travail-qualification, d'hybridation public-privé. Professionnels et militants du livre et de l'écriture, de la lecture, y sont très peu présents. N'y a-t-il pas là tout un champ à explorer ? De l'atelier de soutien scolaire à la radio du quartier, en passant par la fabrication et la diffusion de l'écrit ? N'y a-t-il pas à inventer des "entreprises solidaires" où l'on retrouverait à la fois quelque chose de ce qu'était le libraire et le discaire, un service de bibliothèque, un lieu de production d'expression en même temps qu'y seraient offerts des temps de travail et de la qualification et qui, bien sûr, serait une véritable activité économique de solidarité ?

Condamnée à innover, à bouger sans cesse, à stimuler les institutions établies, l'AFL peut trouver là un nouveau champ à sa générosité et à son utopie réaliste ● Gérard Sarazin¹

¹ Inspecteur général des affaires sociales. A exercé les fonctions d'Inspecteur Général des Bibliothèques.